HAL
open science

De la légère profondeur des sciences : Fontenelle à l'Académie des Sciences

Maria-Susana Seguin

To cite this version:

Maria-Susana Seguin. De la légère profondeur des sciences : Fontenelle à l'Académie des Sciences. Jean-Alexandre Perras; Marine Ganofsky. Le Siècle de la légèreté, émergences d'un paradigme du XVIIIe siècle français, Voltaire Foundation, pp.141-160, 2019, Oxford University studies in the Enlightenment, 978-1-789-62506-6. hal-01907264

HAL Id: hal-01907264

https://hal.science/hal-01907264

Submitted on 28 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE LA LEGERE PROFONDEUR DES SCIENCES : FONTENELLE A L'ACADEMIE DES SCIENCES.

La préface que Louis et Edmond Goncourt consacrent à *La Femme au XVIIIe siècle* est l'occasion pour les deux auteurs, non seulement de présenter et de défendre leur entreprise historiographique, mais aussi de rappeler la valeur de ce XVIIIe siècle qu'ils considèrent comme « le siècle français par excellence » :

> Ce siècle, chose étrange ! a été jusqu'ici dédaigné par l'histoire. Les historiens s'en sont écartés comme d'une étude compromettante pour la considération et la dignité de leur œuvre historique. Il semble qu'ils aient craint d'être notés de légèreté, en s'approchant de ce siècle dont la légèreté n'est que la surface et le masque[1].

Les accusations de légèreté, voire de frivolité ou d'inconsistance sont fréquentes au XIXe siècle à l'égard du siècle précédent, et rares sont les historiens prenant la défense des auteurs des Lumières à ne pas être violemment attaqués par leurs contemporains. Il suffit de rappeler la réaction virulente de Barbey d'Aurevilly lors de la publication, deux ans plus tôt, des *Philosophes français du XIXe siècle* d'Hippolyte Taine, qu'il accuse précisément d'appartenir idéologiquement et même esthétiquement à cette époque où quelques philosophes ont pu faire du bruit dans les salons, mais sans rien laisser ni à la science, ni à l'histoire :

> M. Taine est un homme du dix-huitième siècle. Il l'est par l'expression et par le fond des choses, et comme il est tel dans le dix-neuvième siècle, il est très au-dessous, en réalité, des hommes du dix-huitième, car l'erreur, changée d'époque, ressemble à un monstre déterré[2].

L'erreur de Taine, au yeux de Barbey, est d'avoir accordé une trop grande importance aux penseurs du siècle précédent, à Voltaire et à Montesquieu, qui ont ouvert la voie à la mise en cause de l'absolutisme monarchique, aux encyclopédistes, ces « francs athées et matérialistes secs »[3], mais aussi d'avoir emprunté à ce siècle la « légèreté » et l' « ironie »[4] impropre à l'écriture sérieuse qu'est l'Histoire. C'est contre des critiques de cette nature que les frères Goncourt défendent l'idée que la légèreté qui caractérise l'écriture du XVIIIe siècle n'est qu'un ornement, une apparence qu'il faut savoir dépasser pour accéder à la profondeur du contenu. Et force est de constater que, du théâtre de Marivaux à celui de Beaumarchais, en

---

[1] Jules et Edmond Goncourt, *La Femme au XVIIIe siècle*, Paris, Firmin-Didot et cie, 1862, p. 222.
[2] Jules Barbey d'Aurevilly, *Philosophes et écrivains religieux*, Paris, Amyot, 1860, p. 175.
[3] *Ibid.*, p. 176.
[4] Jules Barbey d'Aurevilly, *Les œuvres et les hommes*, Paris, 1888, t. X, « Les historiens », p. 312.

passant par les contes de Crébillon, la poésie et les contes de Voltaire ou les fictions de Diderot, pour ne parler que d'eux, la subtilité de la forme, les jeux plaisants du langage sont toujours l'agrément derrière lequel se cache une pensée dense et même complexe, comme le rappellent, à juste titre, les différentes contributions de ce volume.

La formulation des frères Goncourt peut cependant susciter encore quelques interrogations. À les lire, la légèreté dont on accuse de leur temps la littérature du siècle précédent n'est en fait qu'un « masque », c'est à dire, un objet ornemental destiné à occulter la véritable identité de celui qui le porte, offrant au regard une image trompeuse, parfois grotesque. Ainsi, les auteurs du XVIIIe siècle cacheraient leurs véritables intentions, par goût de la frivolité ou par prudence rhétorique devant la censure, surtout lorsqu'il s'agit de toucher à des sujets sérieux qui mettent en cause toute une conception de l'univers, de l'homme dans sa relation au divin, à la nature, à la société. Pour comprendre le XVIIIe siècle, il faut donc soulever le masque, ou plutôt, lire entre les lignes, pour reprendre l'idée de Leo Strauss[5], le message caché derrière les jeux d'esprit. Ainsi conçue, la légèreté des auteurs du XVIIIe siècle ne serait qu'une stratégie littéraire qu'il faut savoir déjouer, une forme d'artifice derrière lequel se cacherait le vrai « message », sérieux, des auteurs.

La recherche contemporaine a pourtant montré qu'on doit voir dans ces choix esthétiques bien plus qu'une stratégie frivole destinée à amuser un public amateur de plaisirs et à protéger l'auteur d'éventuels problèmes auprès d'autorités bien moins dupes qu'on ne pourrait le penser[6]. Il s'agit souvent d'une véritable prise de position qui est autant esthétique que philosophique, qui est aussi politique qu'épistémologique[7]. L'exemple que je me propose d'analyser dans ces pages semble le prouver. Considéré pendant longtemps, à juste titre, comme l'un des brillants représentants de la « légèreté » du XVIIIe siècle, Fontenelle a aussi été jugé, à tort, comme un « bel esprit », dont le plus grand mérite aurait été de mettre sa plume au service de la vulgarisation scientifique[8], répondant en quelque sorte au portrait qu'en donne Voltaire dans sa correspondance :

---

[5] L. Strauss, *Persecution and the Art of Writting*, New York, 1952. Trad. par Olivier Seyden, *La Persécution et l'Art d'écrire*, Paris, Gallimard, 2009.

[6] Sur ce point voir les articles très éclairants de Christophe Martin, « Badiner, dévier et divertir chez Fontenelle », dans *Dévier et divertir (À l'ombre des lumières III)*, Marius Warholm Haugen et Knut Ove Eliassen, L'Harmattan, Paris, / Solum Forlag, Oslo, 2010, p. 107-130 ; « Du badinage : politique et rhétorique de la philosophie chez Fontenelle », dans *Fontenelle, l'histoire, la politique, Revue Fontenelle*, n° 6-7, 2008-2009, p. 203-217.

[7] C'est ce que montre en particulier l'article de Claudine Poulouin, « Qu'est-ce que le "parti de la philosophie" ? », *Revue Fontenelle*, n° 6-7, « Fontenelle, l'histoire et la politique du temps présent », p. 197-202.

[8] Voir par exemple, Marie-Françoise Mortureux, *La Formation et le fonctionnement d'un discours de la vulgarisation scientifique à travers l'œuvre de Fontenelle*, thèse de Doctorat pour l'Université de Lille, Atelier National de reproduction des thèses, 1983.

> Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles, et la nature devait à la France, à l'Europe, un homme comme vous, pour corriger les savants et pour donner aux ignorants le goût des sciences[9].

Cette image de Fontenelle est tributaire de l'énorme succès que connaissent ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (plus d'une trentaine d'éditions publiées du vivant de l'auteur) parus en 1686 et nourris de la théorie des tourbillons cartésiens, dont l'auteur restera un fervent défenseur contre la gravitation universelle, même après son adoption dans les milieux savants français[10]. Ce succès ne s'explique donc pas vraiment par le caractère révolutionnaire de l'œuvre du point de vue des connaissances (Fontenelle est certes un mathématicien, mais pas un astronome[11]) mais plutôt par ce doux mélange de galanterie un peu précieuse et de « nouvelle science » qui a pendant longtemps fait la réputation de vulgarisateur de l'auteur. Pourtant, l'exercice intellectuel de Fontenelle est bien plus qu'une simple traduction des nouveaux savoirs en un langage mondain, destinée essentiellement aux dames : il s'agit d'un profond travail de réflexion manifesté par une écriture efficace dans laquelle s'affirment une position philosophique et esthétique décidément modernes et foncièrement libertines[12].

Cette attitude se confirme encore quand on s'intéresse à l'un des aspects les plus méconnus de l'œuvre de Fontenelle : son rôle en tant que secrétaire de l'Académie Royale des sciences. Souvent réduites à un travail de circonstance, les œuvres que Fontenelle écrit en tant que premier secrétaire perpétuel de l'institution renouvelée par Louis XIV en 1699, ont longtemps été écartées de la recherche du fait que l'auteur ne signait pas les textes de son nom, puisqu'elles étaient publiés sous l'autorité de l'Académie elle-même. En effet, de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, on n'a longtemps retenu que les *Éloges* que Fontenelle écrivait pour rendre hommage aux membres et collaborateurs de l'institutions, et qui ont fait l'objet d'une publication indépendante et revendiquée par l'auteur[13]. En revanche,

---

[9] Voltaire, *Correspondance, Correspondence and related documents*, éd. Th. Besterman, *OCV*, t. 85, Oxford, Voltaire Foundation, 1968-1977, **D92**.

[10] Les *Entretiens* de Fontenelle paraissent un an avant la publication des *Principia* de Newton. La publication tardive de sa *Théorie des tourbillons*, en 1752, reste l'une des preuves de l'attachement de Fontenelle à la cosmologie cartésienne, alors que la plupart des savants ont déjà adopté la physique newtonienne. Les raisons de cet attachement sont également bien connues, Fontenelle considérant l'attraction newtonienne, impossible à expliquer par des voies mécaniques, comme un reste d'obscurantisme scolastique.

[11] Fontenelle fait partie, au tout début du XVIIIe siècle, du cercle restreint de savants maîtrisant le calcul infinitésimal, auquel il consacrera en 1727 ses *Éléments de la géométrie de l'infini*.

[12] À ce propos, voir l'article de Barbara de Negroni, « L'allée des roses, ou les plaisirs de la philosophie », *Corpus, revue de philosophie*, n° 13-1993, p. 21-34, et surtout la présentation de Christophe Martin de son édition des *Entretiens*, Paris, Flammarion, 1998.

[13] Une première édition intitulée *Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences en M. DC. XCIX et les éloges historiques de tous les académiciens morts depuis ce renouvellement*, paraît à en 1708. Fontenelle

on a rarement tenu compte de la présentation que Fontenelle fait des hypothèses, théories ou expérimentations réalisées dans le cadre académique et qui constituent l'essentiel des volumes annuels de l'*Histoire* que Fontenelle écrit régulièrement entre 1699 et 1740[14] et où on n'a vu qu'un exercice de simplification mondain sans véritable répercussion du point de vue de l'histoire des idées ou des formes discursives.

Certes, il arrive à Fontenelle de s'émerveiller devant le spectacle qu'offre au lecteur une aurore boréale dans des termes qui rappellent la célèbre métaphore de l'opéra qui sert de point de départ à la démonstration du philosophe des *Entretiens sur la pluralité des mondes*[15]. Il lui arrive aussi d'admirer la beauté d'une courbe, d'une parabole, ou d'une suite mathématique en déployant des métaphores qui rappellent certaines des formulations galantes qui marquent sa production poétique[16]. Or, les écrits académiques sont surtout pour Fontenelle l'occasion non seulement de commenter le travail des académiciens, mais surtout d'analyser les conditions de production des savoirs scientifiques, de réfléchir à la qualité et au statut du discours sur la nature, d'avancer même quelques hypothèses, souvent assez polémiques[17]. Et, comme pour les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, la plume de Fontenelle sait aborder dans ses écrits académiques les sujets les plus ardus avec la légèreté qui convient à un public non initié mais désireux de comprendre les nouveaux savoirs en élaboration, et avec la profondeur nécessaire à des problématiques qui engagent des présupposés philosophiques majeurs. Nous essaierons d'analyser ici quelques-unes des stratégies discursives mises en place dans les écrits académiques et dans lesquelles on peut voir que, loin de traiter avec légèreté des sujets sérieux, Fontenelle fait de la simplicité, voire de la légèreté, non pas le

---

ayant continué sa tâche de secrétaire jusqu'en 1740, d'autres recueils de ce type parurent dans les années suivantes, qui comportent un nombre variable d'éloges. Nous pouvons citer les éditions de 1709 (Amsterdam), 1717 (Paris, M. Brunet, 2 vol. in-12), 1719-1722 (Paris, M. Brunet, 3 vol. in-12), 1733 (*Suite des éloges*, Paris, V. Brunet, in-12), mais il existe de nombreuses autres éditions et des contrefaçons.

[14] Voir Maria Susana Seguin, « Fontenelle et le genre du 'Mémoire' académique », dans *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle* n° 10 – numéro spécial *Science et littérature à l'Âge classique*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008, p. 255-263 ; « Du classement des savoirs à la construction discursive de la science », dans *Deviser, diviser. Pratiques du découpage et poétiques du chapitre de l'Antiquité à nos jours*, ouvrage dirigé par Sylvie Triaire et Patricia Victorin, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2011, p. 179-196.

[15] « Ç'a été le plus beau spectacle que le théâtre du grand Ciel nous eût encore donné, et s'il n'eût été préparé depuis dix ans par des scènes moins brillantes, la surprise des physiciens et la terreur du peuple, auraient été au plus haut point« Sur la lumière septentrionale », *HARS* pour 1726, p. 3.

[16] L'analyse que propose Jean-Marie Nicolle au sujet des *Éléments de la géométrie de l'infini*, trouve des échos évidents dans les articles de mathématiques, de géométrie ou d'astronomie qu'écrit Fontenelle pour l'*Histoire de l'Académie des sciences.* Voir « Terminologie des figures géométriques dans le discours mathématique de Fontenelle », *Revue Fontenelle*, n° 4-2006, p. 121-130.

[17] Voir par exemple Maria Susana Seguin « Fontenelle, l'Académie des Sciences et le siège de l'âme », *La Lettre clandestine* n° 18, 2010, p. 162-179.

masque derrière lequel se cache sa pensée polémique, mais la condition même d'une attitude épistémologique et philosophique qui l'inscrit déjà dans le siècle des Lumières.

L'apparente légèreté avec laquelle Fontenelle semble traiter des sujets scientifiques s'explique d'une part par les conditions de publication des écrits académiques. En effet, dès son renouvellement en 1699, l'Académie se dote d'un organe de communication qui, selon les statuts royaux, doit l'aider à se faire « connaître du public » et à « communiquer au dehors avec plus de facilité » « le goût, le fruit et l'esprit des sciences »[18]. Cette publication annuelle, l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, dont la rédaction revient au secrétaire perpétuel de la compagnie, propose alors aux lecteurs le compte rendu fidèle des activités académiques pendant une année civile et met en avant les progrès accomplis dans les différents domaines du savoir que le roi finance. Ce texte a donc, en premier lieu, une valeur judicatoire par procuration : il incarne le discours d'autorité de l'institution elle-même, et apporte à lui seul, auprès des lecteurs, une forme de garantie aux connaissances communiquées par son intermédiaire. Ces écrits sont également conditionnés par la présence d'un public large, non nécessairement instruit en sciences, qu'il faut pouvoir intéresser à des débats engageant une certaine vision de la nature, de l'homme, du savoir à haut potentiel critique, et pour lesquels Fontenelle a par ailleurs déjà montré un grand intérêt[19]. L'enjeu pour l'auteur est donc majeur : il s'agit en même temps de légitimer un discours d'autorité qui n'a pas de précédent historique, d'inventer un espace public de diffusion nouveau, tout en se saisissant de cette tribune particulièrement propice à la diffusion d'idées nouvelles.

La stratégie discursive de Fontenelle profite donc de la nature particulière des textes académiques. L'auteur ne parle qu'exceptionnellement de lui ou en son nom propre, il se représente lui-même avant tout comme une fonction, celle de secrétaire de l'Académie des sciences, et n'existe pas, du moins officiellement, en tant qu'instance discursive de l'histoire de l'institution. C'est essentiellement l'Académie en tant que corps constitué qui décide de la publication des mémoires, qui discute les communications présentées en séance dont rendent compte certaines des « observations », ou qui fait siennes telle ou telle théorie présentée par

[18] *Histoire de l'Académie royale des sciences, année […] avec les Mémoires de Mathématique et de Physique pour la même année, tirés des registres de cette Académie*, Paris, Imprimerie royale, 1699, p. 12. Conformément aux usages, nous renverrons désormais aux différents volumes de la collection en abrégé, *HARS*, suivi de l'année et du numéro de page.

[19] Au moment où Fontenelle assume la charge de Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il s'est déjà illustré par la publication polémique de son *Histoire des oracles* (Paris, G. de Luyne, 1686), de la *Digression sur les Anciens et les Modernes* (Paris, 1687), et de quelques écrits clandestins scandaleux, comme le *Traité de la liberté*, paru en 1700, et immédiatement condamné par le Parlement de Paris. Voir à ce sujet, Maria Susana Seguin « Fontenelle, l'Académie des Sciences et le siège de l'âme », art. cité.

ses membres. Cela se traduit dans le texte par une personnification constante de l'institution, au détriment de la figure de l'auteur, qui contribue à la construction identitaire de celle-ci en tant qu'instance collective participant à l'élaboration des nouveaux savoirs. L'historien de l'institution et des savoirs disparaît même derrière des formes pronominales neutres et parvient à se faire oublier du lecteur peu attentif :

> L'Académie continuant le dessein d'examiner toutes les merveilles de l'Histoire naturelle de la France, on a parlé de la Montagne de l'Aiguille en Dauphiné […][20].

Il est donc normal que, dans ce contexte, on oublie la présence de Fontenelle et qu'on ait du mal à reconnaître de manière évidente l'expression d'idées philosophiques polémiques. Mais la nature officielle de l'*Histoire de l'académie des sciences*, le caractère éclaté de la présentation historique, ne doivent pas faire oublier la présence subtile de l'auteur dans ces textes qu'il faut aller chercher, au contraire, dans le travail d'écriture « sobre et net » de Fontenelle, comme l'affirmait Jean Rostand :

> […] sa personnalité n'apparaît que fort discrètement, à la légèreté de la phrase, et aussi, de loin en loin […] à une remarque de portée générale. C'est ainsi qu'il exprime une foule d'idées fines et judicieuses sur l'unité qu'offre la nature jusque dans sa variété même, sur le défaut « d'affecter le merveilleux », sur la science jamais finie et qui ne peut progresser qu'avec précaution et lenteur, sur l'immensité que révèle au chercheur le moindre sujet d'étude pour peu qu'il le considère avec une attention exacte, sur l'avantage de diversifier les méthodes et de varier les points de vue […], sur la valeur des petits faits, sur la complexité et l'enchevêtrement des phénomènes, sur la multiplicité des sources d'erreur, sur le préjugé qui se loge aux têtes les plus saines […] sur les bienfaits de l'imagination et sur les méfaits des systèmes, sur la maturation nécessaire aux vérités et sur leur entraide, sur l'utilité de connaître même l'inutile, sur la puissance illimitée de la science, à cause de quoi l'on ne doit « se presser de désespérer de rien »[21].

De fait, les commentaires que Fontenelle introduit dans l'*Histoire de l'Académie des sciences* peuvent prendre des formes très variées. S'il propose souvent des comptes rendus précis des mémoires publiés dans la deuxième partie du volume, d'important passages sont aussi consacrés à des « Observations » de nature diverse, apparemment plus légères, comme lorsqu'il commente une lettre envoyée à l'Académie par un correspondant de Besançon, contenant la description d'une vigne géante que celui-ci a pu observer en se promenant dans la ville. Fontenelle termine son article par une petite description pimentée d'un clin d'œil littéraire :

---

[20] « Sur quelques singularités de la France », *HARS* 1700, p. 3.

[21] Jean Rostand, *Hommes de vérité. Première série. Pasteur, Claude Bernard, Fontenelle, La Rochefoucauld*, Paris, Delamain et Boutelleau, 1942. Repris dans *Revue Fontenelle* n°3-2005, p. 128 à 152, et particulièrement p. 157

> Aujourd'hui que ce pied de vigne occupe la face et la hauteur non seulement de sa maison, mais d'une partie des maisons voisines, le sieur Billot après avoir fait les présents ordinaires de ses raisins, fait du surplus un demi-muid d'un très bon vin, qu'il a le plaisir de boire à l'ombre de la même treille qui l'a produit. C'est dommage qu'Anacréon ne se soit trouvé là[22].

Plus particulièrement, les chapitres de physique de l'*Histoire de l'Académie des sciences* sont constitués de nombreux courts « témoignages » de faits naturels divers, comme autant d'anecdotes fiables à partir desquelles les académiciens peuvent nourrir un domaine du savoir, apporter une preuve nouvelle à une théorie, susciter la curiosité sur un fait non expliqué. Certaines de ces anecdotes introduisent même quelques notes d'humour dans des chapitres le plus souvent fort arides. Telle la capture de ce « petit lièvre monstrueux » dont le cas avait été présenté à l'Académie en 1700 : il s'agissait en fait de deux animaux joints depuis la tête et jusqu'à la poitrine, qu'un chasseur avait facilement pu attraper, car, nous explique Fontenelle par une image visuelle qui relève du comique de situation, « [l]'animal double marchait dans un bois ; mais l'un des petits lièvres tirait d'un côté, l'autre de l'autre, et ils n'avançaient guère »[23].

Fontenelle emploie ce même ton amusé quand le médecin Vieussens présente un mémoire consacré à la mélancolie, qu'il explique par l'hypothèse mécaniste désormais traditionnelle : une partie du cerveau, qu'il identifie au « trou ovale », dont il donne une description anatomique détaillée, se trouve empêchée de filtrer les esprits animaux. Fontenelle résume rapidement la thèse, mais il manifeste à ce sujet une méfiance qui se traduit par une ironie à peine cachée :

> Nous n'entrerons point dans un plus grand dénombrement, il irait peut être trop loin ; il n'y a guère de tête si saine où il n'y ait quelque petit tuyau du centre ovale bien bouché[24].

L'auteur exprime la même distance ironique à l'égard de savants dont le sérieux devrait pourtant constituer une garantie scientifique, ce qui rappelle au lecteur que l'erreur d'interprétation guette aussi les esprits les plus habiles : « Sans un garant tel que M. Leibnitz, témoin oculaire, nous n'aurions pas la hardiesse de rapporter qu'auprès de Zeits, dans la Misnie, il y a un chien qui parle »[25], remarque-t-il en 1715. Et après avoir brièvement rapporté l'histoire de cet animal « d'une figure des plus communes » mais capable de prononcer une trentaine de mots tels que « thé, café, chocolat, assemblée, mots français, qui ont passé dans

---

[22] « Observations botaniques » II, *HARS* 1737, p. 75.
[23] « Observations d'anatomie », XIV, *HARS* 1700, p. 41.
[24] « Sur le délire mélancolique », *HARS* 1709, p. 12.
[25] « Diverses observations de physique générale », I, *HARS* 1715, p. 3-4.

l'allemand tels qu'ils sont », sans y être contraint d'aucune manière mais seulement par imitation de son maître, Fontenelle se sent obligé de conclure : « Encore une fois, M Leibnitz l'a vu et entendu »[26].

Au-delà de l'agrément que de telles anecdotes peuvent ajouter au texte, notamment auprès d'un public mondain, Fontenelle en fait des éléments d'une logique épistémologique qui se confirme tout au long des écrits : il n'est de savoir en physique que celui que l'observation et l'expérience répétées dans le temps peuvent construire. L'*Histoire de l'Académie des sciences* donne ainsi à voir à son lecteur, à travers la succession d'observations, de commentaires et d'anecdotes plaisantes, une nature que l'historien de l'Académie se propose de lui présenter de manière aussi fidèle que possible et expurgée de tout abus de l'imagination, de tout « faux merveilleux », y compris de considérations métaphysiques ou spirituelles. De sorte que, au détour d'une anecdote ou d'une observation apparemment sans conséquence, Fontenelle se permet même de glisser quelques coups de griffe à la vision chrétienne de la nature.

Prenons un exemple. En 1709, le botaniste Jean Marchant présente à l'Académie un mémoire consacré aux « végétations irrégulières » des plantes, autrement dit le phénomène qui explique que certains végétaux se reproduisent autrement que par des graines[27]. Fontenelle en fait une présentation qui ne s'intéresse que peu aux observations de l'académicien, comme il l'avoue lui-même en ouverture de son article :

> Nous ne répéterons ici rien du fait rapporté par M. Marchant, mais comme pour l'expliquer il a recours à une supposition particulière qui appartient au système général de la multiplication des plantes, nous en parlerons avec quelque étendue, et nous tâcherons de l'éclaircir[28].

Le mémoire, auquel renvoie une simple note en marge, ne contient en rien les développements proposés par Fontenelle. Marchant y décrit une observation faite sur une bouture de plante : le *raphanus minor oblongus*, c'est-à-dire, la rave. Le mémoire détaille surtout les différentes techniques pour obtenir de nouvelles plantes : boutures, fleurs, racines, graines, etc., mais ne s'intéresse nullement aux lois générales de la reproduction des végétaux. Il ne fait qu'une seule allusion très rapide à la théorie de la préexistence des germes, qui reste

---

[26] *Ibid.*
[27] *Observations sur quelques végétations irrégulières de différentes parties des plantes*, *HMARS* pour 1709, p. 64-69.
[28] « Sur une végétation singulière », *HARS* 1709, p. 42.

la théorie officielle de la reproduction des êtres vivants[29], mais n'établit aucune relation directe entre les phénomènes qu'il décrit et cette hypothèse.

Or, c'est précisément ce point qui intéresse Fontenelle. Le compte rendu de Marchant est pour lui l'occasion d'une discussion sur la génération des plantes, et sur le problème que pose l'existence d'autres formes de reproduction :

> On conçoit sans peine qu'un corps, quelque petit qu'on le suppose, soit organisé, et croisse ensuite en conservant la disposition de ses parties, mais qu'une partie devienne en croissant le tout entier, c'est ce qui ne se conçoit pas aisément, car, où peut-elle prendre les autres parties organiques différentes d'elle ? Où la branche du figuier a-t-elle pris des racines qui n'appartenaient qu'au figuier entier, et qu'elle n'a jamais dû contenir en petit ? On n'imagine point que de la jambe d'un animal, il pût jamais se former son cœur, son poumon, enfin tout l'animal[30].

Les interrogations qui ponctuent l'introduction du compte rendu sont moins destinées à entretenir la curiosité du lecteur qu'à exposer de manière simple les problèmes pourtant majeurs que pose l'existence d'autres formes de végétation à la théorie générale de la préexistence des germes : si une plante peut se reproduire autrement que par des graines, l'universalité de la préexistence des germes, défendue par l'Académie des Sciences, semble sérieusement compromise, et ce qui apparaissait comme la loi répondant, sinon de manière certaine, du moins de la manière la plus vraisemblable possible à la question de la reproduction des êtres vivants, ne se conforme plus aux exigences d'universalité défendues par l'Académie. Voilà pourquoi Fontenelle soumet à son lecteur les conséquences nécessaires d'une telle observation :

> Puisqu'on ne peut concevoir qu'une partie organisée se forme de nouveau, et que les physiciens sont obligés d'en supposer toujours la préexistence en petit, il faut nécessairement admettre dans la branche du figuier de petites racines qui ne seraient jamais développées, si elle n'avait été séparée de l'arbre, et mise en terre. […] Les racines sont infiniment moins différentes du tronc, qu'une partie organique d'un animal ne l'est de toute autre partie organique[31].

Fontenelle se sert ainsi du travail de Marchant pour montrer que rien ne peut limiter la puissance créatrice de la nature et que ce n'est que notre ignorance qui rend le phénomène si surprenant, ou comme le déclarait le philosophe des *Entretiens*, que la seule « difficulté est de deviner »[32]. Plaisamment bien sûr, mais aussi avec une ironique

---

[29] « Après 1705, la préexistence règne sans conteste sur la science officielle », Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1963 ; rééd. 1993, p. 364. Pour une analyse complète de la place de la préexistence des germes dans la pensée scientifique, voir tout le chapitre III.
[30] *Ibid.*
[31] *Ibid.*, p. 43.
[32] Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, *op. cit.*, p.146.

satisfaction devant la confirmation de ce principe, Fontenelle constate que même les extravagances de la scolastique peuvent trouver une réalisation dans « la matière » …

> Ainsi une plante contient des graines dans toutes ses parties, ou ce qui revient au même, c'est un amas et un composé d'un nombre infini de petites plantes pareilles, qui ne paraissent que comme parties de ce Tout ; et ne montrent point ce qui pourrait les rendre elles-mêmes des Touts parfaits. Ce bizarre principe de la philosophie scolastique sur la manière dont l'âme est dans le corps, *que le tout est dans le Tout, et le Tout dans chaque partie*, est donc exactement vrai à l'égard des plantes, et il est assez remarquable qu'on trouve réellement dans la matière ce qui avait été imaginé comme une propriété particulière et incompréhensible de l'esprit[33].

Nous voilà donc bien loin des boutures et des plants de Marchant. Fontenelle démultiplie virtuellement à l'infini les capacités reproductrices d'un être organique simple. Et ce faisant, il rejoint le postulat de base de la *Digression sur les Anciens et les Modernes* selon lequel « la nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse et en mille façons, et dont elle forme les hommes, les animaux et les plantes »[34]. L'uniformité des lois naturelles interdit donc, dans cette perspective, toute exception à la règle, y compris à celles qui régissent la génération, et écarte de la scène naturelle, de manière très subtile, toute intervention divine.

Fontenelle diversifie ainsi les formes par lesquelles il présente à son lecteur le travail des savants, non seulement pour rendre les sciences plus agréables, mais pour lui proposer une démarche critique qui va bien au-delà de la simple intention pédagogique. Cette démarche se confirme par l'usage particulier que l'auteur fait de la fiction dans des écrits d'où toute forme d'invention semblerait être bannie. En effet, alors que Fontenelle rappelle régulièrement à son lecteur qu'en matière de sciences il ne faut jamais céder à la tentation du merveilleux, l'auteur n'hésite pas à recourir à la fiction pour inviter son lecteur à reproduire par la pensée certaines des observations et des expériences des savants. C'est le cas de nombreux comptes-rendus consacrés aux mémoires astronomiques que le secrétaire de l'Académie des sciences rédige sous la forme de voyages imaginaires grâce auxquels le lecteur peut « voir » par le texte la disposition des planètes et leurs mouvements respectifs, tels que les astronomes les analysent par le biais de démonstrations géométriques et de complexes calculs mathématiques[35].

---

[33] *Ibid*., p. 43-44.
[34] *Digressions sur les Anciens et les Modernes*, *OC*, t. II, p. 414.
[35] Pour une analyse de détail de ces pratiques, voir Maria Susana Seguin, « Le statut discursif de la Lune entre fictions et mathématiques dans les écrits de l'Académie des Sciences », dans *La Lune au XVIIe siècle*, sous la direction de Chantal Grell, Turnhout, Brepols, 2014, p. 185-202.

Ainsi, par exemple, lorsque Fontenelle commente un mémoire de Dortous de Mairan *Sur la question si la Lune tourne autour de la terre ou la Terre autour de la Lune*[36], dans lequel l'astronome entend répondre au traité d'un bénédictin qui affirmait que les marées prouvent que c'est la Terre qui tourne autour de la Lune et non le contraire[37]. Cette longue démonstration mathématique d'une cinquantaine de pages est sérieusement résumée par le secrétaire de l'Académie, qui finit son exposition par une forme de voyage mental, absent du mémoire de l'astronome, grâce auquel le lecteur peut mieux se représenter les conclusions de celui-ci, et notamment le fait que la Lune n'est qu'une satellite (ou « planète subalterne ») de la Terre. Le voyage que propose Fontenelle invite le lecteur à décentrer son regard sur le phénomène et à raisonner à partir d'une modalité différente de celle de Dortous de Mairan. Le texte propose une série d'hypotyposes qui transforment le récit en métaphore des analyses géométriques, et le principe d'analogie, caractéristique de l'écriture astronomique depuis Galilée[38], permet ensuite d'accéder à l'inconnu par le biais du connu :

> Tandis que M. de Mairan, à l'occasion de la Lune, avait en main une Théorie générale des inégalités que les planètes subalternes voient dans le mouvement du Soleil, précisément parce qu'elles sont subalternes, il en a voulu jouir, et en faire l'application à tous les satellites de notre tourbillon solaire — [Mairan commence par Jupiter].
> S'il y avait des astronomes dans ces satellites, ils s'apercevraient plus ou moins facilement par ces inégalités plus ou moins grandes qu'ils habiteraient des planètes subalternes, et non pas une principale. Nous pouvons avec la formule de M. de Mairan nous transposter à leur place, et savoir sûrement ce qu'ils verraient[39].

C'est donc depuis les satellites de Saturne que se construit ici l'argumentation de Fontenelle sur la Lune. Les acteurs de l'observation sont les astronomes saturniens, autrement dit des instances fictionnelles avec lesquelles le lecteur est invité à s'identifier. Il suffit alors à Fontenelle de déplacer le regard de satellite en satellite pour changer de point de vue :

> […] le premier satellite est celui qui a cette vitesse relative la plus grande […] Extrême facilité pour les Astronomes de ce satellite de s'apercevoir qu'ils sont sur un satellite.
> Le second satellite a encore les mêmes apparences, mais moindres.
> Le troisième ne peut plus voir le Soleil rétrograde, et il s'en faut de peu qu'il ne le puisse voir stationnaire un instant.

---

[36] *HMARS* 1727, p. 63-108.

[37] Jacques Alexandre, *Dissertation sur les causes du flux et du reflux de la mer, qui a remporté le prix de l'Académie royale des belles-lettres, sciences et arts* (de Bordeaux), pour l'année 1726, par le R. P. D. Jacques Alexandre, Bordeaux : R. Brun, 1726, in-12. Cette théorie avait été primée par l'Académie des sciences de Bordeaux la même année.

[38] Dans le *Siderus nuncius* (1610), Galilée infère l'existence des irrégularités de la surface lunaire de sa description de la surface terrestre et d'un réseau analogique qu'il établit à partir des observations qu'il fait à l'aide de la lunette. Galileo Galilei, *Le messager des étoiles*, traduit du latin, présenté et annoté par Fernand Hallyn, Paris, Éditions du Seuil, 1992, et en particulier, « Introduction », p. 49-52.

[39] *HARS*,1727, p. 130

> Le quatrième ne verra pas même le Soleil stationnaire un instant, il ne le verra que direct, mais accéléré ou retardé […] et ses astronomes ne peuvent pas encore tomber dans l'erreur de se croire habitants d'une planète principale[40].

Le déplacement du regard se double ici de l'emploi de la métonymie (la capacité de voir du troisième satellite est en fait celle de l'astronome qui l'habite, et donc du lecteur), car ce sont tantôt les astronomes, tantôt les satellites eux-mêmes qui perçoivent les phénomènes décrits, ce qui permet à Fontenelle de garder la logique de sa démonstration tout en préservant le principe d'un voyage par l'esprit. Et par un nouveau déplacement analogique, l'auteur en revient à son objet principal, notre satellite, pour tirer une conclusion définitive : la Lune ne peut être que satellite de la Terre.

La modalité discursive par analogie apparaissait déjà dans les *Entretiens*, lorsque le philosophe expliquait à la marquise ce qu'est une éclipse (plutôt une occultation) du soleil : « Voilà donc une éclipse de Soleil pour nous pendant notre jour, et une éclipse de Terre pour la Lune pendant sa nuit »[41]. Mais cet argument n'explique sans doute pas totalement l'apparition de la fiction dans le texte écrit par Fontenelle dans l'*Histoire de l'académie des sciences*. En réalité, la fonction fabulatrice du discours (représentée ici par le recours à l'imagination) ne correspond pas à une simple intention vulgarisatrice de la part du secrétaire de l'Académie écrivant pour un public à peine initié aux nouveaux savoirs. La « feinte » introduite dans le texte (faire « comme si » on pouvait voyager dans l'espace[42]), peut être vue comme un acte ludique dans l'énonciation, mais surtout comme une nécessité pour l'esprit dans son effort d'appréhender la complexe relation des astres, comme l'explique l'auteur lui-même dans un autre compte-rendu astronomique : « On fera sur cette *fiction* les mêmes raisonnements, et on en tirera les mêmes conséquences »[43].

Ainsi, si l'irruption de la fable dans le discours de savoir doit être bannie, en tant qu'elle exige l'adhésion de l'esprit à ce qui n'est qu'erreur d'interprétation, l'usage de la fiction devient légitime quand le savant a recours à celle-ci volontairement, autrement dit, quand la fiction est assumée comme telle, consciente de son statut et de sa raison d'être, et qu'elle affiche ses objectifs : ici, l'élaboration d'un discours de connaissance. Autrement dit, la fiction est légitime quand elle devient une métafiction.

Il est intéressant d'observer que Fontenelle retrouve ici les seules conditions qui, chez

---

[40] *Ibid*.
[41] Fontenelle, *Entretiens*, *op. cit.*, p. 87.
[42] Dans le sens que lui donne, dans un autre contexte, Jean-Marie Scheffer, *Pourquoi la fiction ?* Paris, Seuil, 1999.
[43] « Sur le mouvement apparent des planètes », *HARS* pour 1709, p. 87. Fontenelle résume ici le mémoire de Jean-Dominique Cassini *Du mouvement apparent des planètes par rapport à la terre*, *HMARS* 1709, p. 247-256.

Spinoza, légitiment l'usage de la fiction, comme manifestation de la *potentia fingendi* : « si l'esprit en imaginant comme présentes les choses qui n'existent pas, savait en même temps que ces choses n'existent réellement pas, il regarderait cette puissance d'imaginer comme une vertu et non comme un défaut de sa nature »[44]. De même, sous la plume de Fontenelle, la fiction, parce qu'elle s'inscrit dans une démarche réflexive qui interroge sa légitimité tout en exploitant ses potentialités, peut devenir un instrument puissant d'investigation scientifique, et une source de plaisir pour celui qui la met en pratique.

La fiction répond, enfin, au principe du « *pourquoi non ?* » que Christophe Martin a étudié dans le cas des *Entretiens sur la pluralité des mondes*[45], et qui suppose l'affirmation d'une liberté essentielle de la part du savant, liberté de proposer un discours de tous les possibles, aussi bien par la plasticité de l'esprit dans ses multiples représentations mentales de l'univers infini, que par la souplesse d'un discours reflétant cette liberté intellectuelle. C'est sans doute pour cette raison que le philosophe des *Entretiens* expliquait à la marquise que le « Voyage de la Lune » est un privilège des poètes, et non pas des « messieurs de l'Observatoire », avant d'évoquer la promenade lunaire qu'Astolfe fait faire à son maître Roland, dans le *Roland furieux* de l'Arioste, une « licence poétique »[46], certes très épurée du « faux merveilleux » qu'il condamne par ailleurs, mais que Fontenelle emploie à loisir dans l'*Histoire de l'académie des sciences*.

La liberté de pensée et de création que revendique Fontenelle dans ses écrits académiques, la légèreté de l'expression, deviennent ainsi la manifestation d'une forme de « plaisir de l'esprit » (une véritable *libido sciendi*) qu'on ne peut confondre avec un masque derrière lequel l'auteur cacherait ses intentions critiques ou sa position philosophique. Il s'agit même d'une conception esthétique et épistémologique parfaitement théorisée par Fontenelle non seulement dans ses écrits académiques, mais aussi dans ses œuvres personnelles[47].

---

[44] Spinoza, *Ethique*, II, 17, scolie, Paris, Gallimard, 1954, « Bibliothèque de la Pléiade ». Voir à ce propos l'analyse que propose Yves Citton de l'usage de la fiction chez Spinoza, « Merveille littéraire et esprit scientifique : une sylphide spinoziste ? », Fabula / Les colloques, URL : http://www.fabula.org/colloques/document145.php.
http://www.fabula.org/colloques/document145.php, p. 5-6. Voir également le commentaire que fait à ce propos Pascal Séverac, *Le Devenir actif chez Spinoza*, Paris, Champion, 2005, p. 304 à 327.
[45] *Entretiens sur la pluralité des mondes*, éd. citée, « Présentation », p. 33-36.
[46] *Entretiens sur la pluralité des mondes*, *op. cit*, p. 90-91.
[47] C'est, sous un autre angle, ce que montre Claudine Poulouin dans son article « Les paradoxes de la publication des textes de Fontenelle : discrétion, dissimulation, affirmation de soi », *SVEC* 2005 : 12, p. 207-222.

Lorsque Joseph Sauveur présente à l'Académie son travail sur une nouvelle physique des sons, qu'il appelle « acoustique »[48], Fontenelle s'enthousiasme pour cette nouvelle discipline, pendant de l'optique, qui permet d'expliquer la musique, et de manière générale tous les sons, par des principes physiques mesurables à travers une série de relations mathématiques. Cette nouvelle discipline lui apparaît comme un « pays peu connu »[49] que le physicien s'était proposé d'explorer malgré sa quasi surdité. Ainsi, quand un an plus tard le travail de Sauveur est enfin publié dans la section *Mémoires*[50], Fontenelle en fait un compte rendu assez long et détaillé dans lequel il fait l'éloge de ce « système de musique tout nouveau, avec de nouveaux caractères et de nouvelles règles, qui changeraient entièrement la pratique ordinaire des musiciens »[51]. Mais, avant d'entrer dans l'explication elle-même, il croit nécessaire de justifier cette discipline qui paradoxalement réduit « en tables de nombres, et en logarithmes, comme les sinus ou les tangentes et sécantes d'un cercle », des sons qui ne devraient que « flatter l'oreille »[52]. Et pour cela, Fontenelle donne au lecteur un véritable « traité du goût » d'inspiration « géométrique » :

> Pour découvrir ce rapport, il faut établir pourquoi certaines choses plaisent ou déplaisent à l'âme, et remonter jusqu'à la métaphysique des agréments[53].

Le mémoire de Sauveur ne rentre pas dans ce type de considérations, même si le physicien suggère, en ouvrant son mémoire, qu'il serait utile d' « expliquer la nature du son, l'organe de l'ouïe, et en détail toute les propriétés du son, pour en conclure les causes de l'agrément et du désagrément des sons qui servent d'objet à la musique et à la sympathie des sons »[54]. Mais l'objectif du mémoire est de montrer la relation qui existe entre les vibrations qui provoquent les différents sons, et d'expliquer la manière de représenter ces relations par des rapports purement mathématiques. Fontenelle comble alors, par un développement

---

[48] « Sur la détermination d'un son fixe », *HARS* 1700, p. 134-143. Joseph Sauveur (1656-1716) était pratiquement sourd de naissance et ne parlait qu'avec beaucoup de difficulté. Il est pourtant le fondateur de l'acoustique, la branche de la physique qui étudie les sons, qu'il est le premier à étudier du point de vue de la mécanique vibratoire.

[49] *Ibid.*, p. 134. La métaphore sera reprise et développée dans l'*Éloge* que Fontenelle lui consacre en 1716 : « C'est un bonheur présentement assez rare que de découvrir des pays inconnus, mais c'est un grand travail que de les défricher », *OC*, t. 368. Sauveur était pourtant un partisan de l'ancienne géométrie contre les « infinitaires », mais Fontenelle ne semble pas lui en tenir trop rigueur, car il en fait une question de goût et non pas de connaissance. *Ibid.*, p. 367.

[50] « Système général des intervalles des sons, et son application à tous les systèmes et à tous les instruments de musique », *HMARS* 1701, p. 299-367.

[51] « Sur un nouveau système de musique », *HARS* 1701, p. 121-137.

[52] *Ibid.*, p. 121-122.

[53] *Ibid.*, p. 122.

[54] « Système général des intervalles des sons », *op. cit.*, p. 299.

personnel, le travail de Sauveur, et présente une brève théorie du goût musical, fondée sur l'effet produit par les vibrations sur l'âme. Cette théorie repose sur deux principes :

> L'âme par sa nature aime en même temps, et les perceptions simples, parce qu'elles ne la fatiguent point, et les perceptions variées, parce qu'elles lui épargnent l'ennui de l'uniformité. Si une perception peut être à la fois simple et variée, ne point fatiguer l'âme, et lui fournir cependant de la diversité, elle satisfait tout ensemble les deux inclinations contraires[55].

Le goût musical se forme donc, selon Fontenelle, par l'action mécanique des ondes sonores sur le cerveau, considéré comme le siège de l'âme. Mais en même temps, l'âme semble se définir comme une fonction intellectuelle, capable d'élaborer, à partir de l'action mécanique des sons sur le cerveau, une appréciation esthétique répondant à des principes constants : la simplicité et la variété. Il est intéressant de constater que le goût musical, tel que Fontenelle le décrit ici, satisfait aussi aux caractéristiques qu'il attribuait à « l'art de plaire » en matière de théâtre, tel qu'il le définit dans ses *Réflexions sur la poétique*. Son objectif était alors le même :

> […] remonter jusqu'aux premières sources du beau, découvrir quelles sont les choses dont la vue peut plaire aux hommes, c'est-à-dire leur occuper l'esprit, ou leur remuer le cœur agréablement […][56].

Certes, l'objet d'étude n'est pas le même, Fontenelle s'intéressait alors au théâtre, et en particulier à celui de son oncle, Pierre Corneille. Il défendait, entre autres choses, la réussite du *Cid*, qui joue aux marges des règles classiques sans toutefois les contrarier, contre le théâtre de Racine, qu'il critique sans nommer[57]. Or, ce qui surprend dans les *Réflexions sur la poétique* est la rigoureuse logique avec laquelle Fontenelle définit une série d'axiomes dont découle nécessairement une série de règles esthétiques s'appliquant au théâtre. L'auteur n'agit pas autrement dans son compte rendu du mémoire de Sauveur sur l'acoustique. Dans les *Réflexions* il définissait trois règles de base comme explication de cette « magie » que seuls possèdent les grands auteurs et qui plaît tant aux spectateurs :

> L'esprit aime à voir ou à agir, ce qui est la même chose pour lui : mais il veut voir et agir sans peine ; et ce qui est à remarquer, tant qu'on le tient dans les bornes de ce qu'il peut faire sans effort, plus on lui demande d'action, plus on lui fait de plaisir. Il est actif jusqu'à un certain point, au-delà très paresseux. D'un autre côté, il aime à changer d'objet

---

[55] « Sur un nouveau système de musique », *HARS* 1701, p. 122.

[56] *Réflexions sur la poétique*, V, *OC*, t. III, p. 112. Fontenelle n'évoque pas, pour ce qui est de la musique, le fonctionnement de la curiosité. Mais il se place ici du côté de la perception, et non pas de la création musicale, comme il le fait pour le théâtre en réfléchissant à la part que joue le choix du sujet ou la création des personnages.

[57] Alain Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même*, *op. cit.*, p. 464-468.

> et d'action. Ainsi il faut en même temps exciter sa curiosité, ménager sa paresse, prévenir son inconstance[58].

Le même principe s'applique à la musique : il faut à l'esprit de la variété, mais à l'intérieur de certaines limites qui ne demandent pas à celui-ci des efforts auxquels il n'est absolument pas prêt, soit par « paresse », soit par impossibilité physique :

> Toute variété qui plaît à l'âme, est donc renfermée dans certaines bornes ; il faut qu'elle soit en deçà du point où elle deviendrait difficile à apercevoir, confuse, trop mêlée, trop compliquée, etc.[59]

Ou, comme le dit l'auteur dans ses *Réflexions sur la poétique* :

> La simplicité ne plaît point par elle-même ; elle ne fait qu'épargner de la peine à l'esprit. La diversité au contraire par elle-même est agréable ; l'esprit aime à changer d'action et d'objet. Une chose ne plaît point précisément pour être simple, et elle ne plaît point davantage à proportion qu'elle est plus simple ; plus elle est diversifiée sans cesser d'être simple : plus elle plaît[60].

Simplicité et variété. Tels semblent être aussi les principes qui guident l'écriture de Fontenelle secrétaire de l'Académie des sciences. La simplicité, et non la frivolité, qui satisfait la paresse naturelle de l'esprit humain mais qui ne parvient pas par elle seule à être une source d'agrément. La variété, le changement, d'une certaine manière le « voyage » de l'esprit, enfin, qui répondent davantage à l'aspiration au plaisir, à la « *libido sciendi* » que procure le discours scientifique dont Fontenelle se fait ici l'interprète. Simplicité et variété ne sont donc pas chez Fontenelle la traduction d'une légèreté futile, mais les composantes indispensables d'une écriture destinée à répondre aux besoins naturels de l'esprit humain, en action, celui de la réflexion productive et du plaisir intellectuel qui transforment l'écriture, et la lecture, en une activité pleinement philosophique.

Le génie de Fontenelle révèle ici toute sa dimension et montre l'artificialité de son image de « vulgarisateur ». Certes, le secrétaire perpétuel de l'Académie est, dans sa fonction officielle, l'historiographe des exploits scientifiques du royaume et à ce titre il sait rendre agréable la lecture des recherches les plus arides, parvient à faire comprendre les expériences des chimistes et les observations des astronomes. Mais Fontenelle est aussi un esprit libre et, sans aucun doute, un acteur fondamental des Lumières naissantes. Discrètement, il fait de l'*Histoire de l'Académie des sciences* une tribune idéale pour prêcher une nouvelle religion,

---

[58] *Ibid.*, p. 113.
[59] « Sur un nouveau système de musique », *HARS* 1722, p. 122.
[60] *Réflexions sur la poétique*, XXVIII, *op. cit.*, p. 126.

celle de la raison, et pour convertir ses lecteurs attentifs à la science et à ses conséquences philosophiques. Ses écrits académiques ont ainsi contribué sans doute plus que d'autres à imposer de manière subtile et conciliante une certaine vision de la nature et du savoir auprès de l'opinion publique française mais aussi, du fait du prestige de l'auteur et de l'institution qu'il représente, de la nature et de la diffusion de certains de ses écrits, auprès d'un public de dimension européenne.

Maria Susana Seguin
(Université Paul-Valéry Montpellier III –
IHRIM – UMR 5317 ENS de Lyon
Institut Universitaire de France